

Penser la persuasion politique : de la rhétorique sophistique à la stratégie machiavélienne

Nindo Kouadio Othiniel KOUASSI^{1*}

Lazare YOUNGMA¹

Résumé

Cet article vise à analyser la persuasion politique depuis la rhétorique sophistique jusqu'à la stratégie machiavélienne. Selon l'appréhension sophistique, la persuasion s'incarne dans le pouvoir du logos, où le discours est vu comme un instrument de la vérité relative et un moyen d'influencer l'opinion publique. Chez Machiavel, cette logique discursive se transforme en une rationalité stratégique, fondée sur la ruse et l'efficacité. Cette mutation met en évidence le rapport entre discours, vérité et pouvoir. De ce fait, la persuasion, loin de se résumer au verbe, est plutôt un art d'agir. En clair, la stratégie machiavélienne nous invite à comprendre qu'au regard de la rhétorique spéculative, la sphère politique doit s'atteler à la praxis.

Mots-clés : Discours, Manipulation, Persuasion, Politique, Rhétorique

Thinking about Political Persuasion: From Sophistic Rhetoric to Machiavellian Strategy

Abstract

This article aims to analyze political persuasion from sophistic rhetoric to Machiavellian strategy. In the sophistic view, persuasion is embodied in the power of *logos*, where discourse is seen as an instrument of relative truth and a means of influencing public opinion. In Machiavelli's thought, this discursive logic transforms into a strategic rationality, grounded in cunning and effectiveness. This shift highlights the relationship between discourse, truth, and power. Thus, persuasion, far from being limited to speech, is rather an art of action. In short, Machiavellian strategy invites us to understand that, in contrast to speculative rhetoric, the political sphere must be devoted to praxis.

Keywords : Discourse, Manipulation, Persuasion, Politics, Rhetoric

¹ Département de Philosophie Université Alassane Ouattara BP v 18 Bouaké 01(Côte d'Ivoire).

*Auteur correspondant : Nindo Kouadio Othiniel KOUASSI, othisp@gmail.com.

ORCID : <https://orcid.org/0009-0006-7811-4958>

DOI : <https://doi.org/10.64707/revstlsh.v41i2.1947>

Introduction

Depuis la genèse de la cité, la politique a toujours été une affaire de parole, de pouvoir et d'influence. En s'appuyant sur les discours enflammés des orateurs antiques jusqu'aux manœuvres feutrées de conseils aux acteurs modernes, la persuasion est au cœur de l'action politique. Ainsi pensée, la persuasion politique, c'est se questionner sur les moyens par lesquels l'on cherche à orienter les décisions, les croyances et les conduites d'autrui à des fins de domination.

La rhétorique sophistique considérant la parole comme un outil d'influence plutôt que de vérité montre que le but fondamental est de briller par la parole. Autrement dit, le principe de l'enseignement est d'apprendre à briller. De ce fait, il prône et met en évidence une méthode qui vise à relativiser ou à subjectiver la vérité. En clair, la rhétorique sophistique consiste à mettre en lumière la variété constante de la vérité. Eu égard à cette démarche sophistique, Nicolas Machiavel opère une démarcation d'avec ses prédécesseurs. Loin de réduire la rhétorique à l'usage des beaux discours, tels que présentés sur les places publiques athéniennes, Machiavel réduit la rhétorique aux stratégies et mécanisations de l'agir aux fins du politique. Comme tel, il invite le prince à faire recours à la ruse et à la dissimulation afin de conserver le pouvoir politique. Cette rhétorique stratégique machiavélique a pour but de rendre la politique plus efficace dans sa finalité, en donnant aux politiques les outils ou les procédés nécessaires au maintien du pouvoir. Dès lors, du verbe sophistique à la ruse machiavélique, comment la persuasion devient-elle l'art de gouverner ? Autrement dit, comment la transition de la rhétorique sophistique à la rhétorique stratégique machiavélique redéfinit-elle les contours du discours politique ?

Pour répondre à ces questions de recherches, nous adopterons trois méthodes. La première méthode sera d'ordre historique. Elle consistera à montrer que la rhétorique sophistique est au fondement de la persuasion politique. En suite la méthode critique, qui mettra en lumière la carence de la morale dans la rhétorique sophistique. Enfin la méthode analytique nous permettra d'appréhender la nouvelle orientation de la rhétorique telle que pensée par Machiavel. Il s'agira d'examiner la contribution de la pensée machiavélique dans la persuasion politique.

1. La rhétorique sophistique : aux sources de la persuasion

Du grec *sophistês* signifie « sage », « spécialiste du savoir ». Étymologiquement, le mot *sophiste* désigne « celui qui fait profession du savoir ; il est donc un savant de profession, un professeur de sagesse même » (Cyrille B. Bret et C. Morana, 2012, p. 17). Les sophistes sont considérés comme les ennemis de la vérité aux yeux de Socrate et Platon, qui leur reprochent de ne chercher que leur propre gloire en défendant avec des arguments fallacieux n'importe quelle opinion. Faisant payer leur enseignement, les sophistes, dont les plus célèbres furent Protagoras et Gorgias, étaient par ailleurs les défenseurs de la démocratie.

Le but fondamental de la philosophie sophistique est de briller et le principe de son enseignement est d'apprendre à briller. Pour les sophistes, ce qui compte est ce qui apparaît et ce qui apparaît est tributaire de la singularité de chaque point de vue : phénoménisme et relativisme d'origine probablement héraclitienne, que la sophistique systématise et radicalise. Pour C. Rosset (2011, p. 147), « l'intérêt philosophique des sophistes s'arrête à l'apparence, sans se soucier de fixer un critère pour départager les apparences selon leur plus ou moins grand degré de vérité ou de fausseté, souci vain et absurde ».

La véritable distinction, selon les sophistes, se situe à un autre niveau qui consiste à reconnaître « les apparences flatteuses et les apparences ingrates, pour pouvoir prévoir, et éventuellement favoriser, les circonstances à la faveur desquelles les apparences seront ou non dotées de brillance » C. Rosset (2011, p. 147).

1.1 Le discours et la logique de la rhétorique sophistique : gage de toute persuasion politique

La cité athénienne, ou encore *polis* en grec ancien, est un modèle classique de la ville-État dans la Grèce antique. Elle est caractérisée par plusieurs éléments clés. Cette cité comprend un territoire géographique défini avec des frontières, qui inclut la ville proprement dite ainsi que ses environs. Notamment, des zones agricoles, des ports et des régions montagneuses. Ensuite, elle fonctionne comme une entité politique indépendante, avec son propre gouvernement et ses propres lois, distincts de ceux des autres cités-États. Elle est très célèbre pour sa démocratie directe où les citoyens participent directement aux affaires de l'État, notamment par l'assemblée et les tribunaux populaires. L'assemblée (*Ekklesia*), tous les citoyens peuvent y participer pour

discuter et voter les lois et les politiques. Les tribunaux populaires sont aussi appelés les juridictions populaires où les citoyens jugent les affaires judiciaires. De ce fait, la société athénienne est structurée en différentes classes sociales, comprenant les citoyens, les métèques (étrangers résidents) et les esclaves. Cependant, la citoyenneté athénienne est un statut réservé aux hommes nés des parents athéniens. Les citoyens ont des droits politiques et civiques, mais il existe aussi d'autres catégories comme les métèques, qui sont des étrangers résidents avec des droits limités, et les esclaves, qui n'ont aucun droit politique.

Les cités grecques, y compris Athènes, sont également marquées par une religiosité forte avec des temples et des rites associés aux divinités locales. Les Athéniens vénèrent un panthéon de dieux et déesses, notamment Athéna, déesse protectrice de la ville. Le Parthénon², un temple dédié à Athéna, est un symbole emblématique de la ville. Les rituels religieux sont importants dans la vie quotidienne et dans les affaires publiques. Il faut également noter que la cité d'Athènes possède une infrastructure développée avec des bâtiments publics, des théâtres, des gymnases, des marchés et des murs de défense. Il y a l'agora qui est le centre de la vie civique, commerciale et politique.

Les sophistes prônent et mettent en évidence une méthode qui vise à relativiser ou subjectiver la vérité, de sorte à montrer qu'elle varie constamment. Cette méthode sophistique qui consiste à mettre en lumière la variété constante de la vérité est la rhétorique. En effet, la rhétorique est l'art de bien parler, une technique de mise en œuvre des moyens d'expression. En d'autres termes, elle est un ensemble de procédés constituant l'art du bien-dire, de l'éloquence. Dans son essence, cet art se donne pour mission d'être à la quête de la vérité dans les affaires humaines, tout en mettant de côté les masques et accessoires d'un art de manipuler au service d'intérêts particuliers.

Cependant, force est de remarquer que la rhétorique sophistique, vu la structuration du discours et la logique, est gage de persuasion, dans la mesure où « les sophistes s'illustrent dans l'enseignement de cet art de l'éloquence, ce qui tient à une raison précise » (J.P. Catonné, 1998, p. 63). Le V^e siècle est celui d'une démocratie directe, dans laquelle le

² Le Parthénon, grec ancien, Parthénos, nom féminin, « jeune fille, vierge », littéralement « la salle ou la demeure des vierges » est un trésor grec, situé sur l'acropole d'Athènes, destiné à la conservation d'une sculpture de la déesse Athéna, que les athéniens considéraient comme la patronne de leur cité. <https://fr.wikipedia.org>. Consulté le 11-02-2025 à 12h05mn.

citoyen doit s'exprimer en son nom propre. De ce fait, il est important, voire nécessaire, que chaque citoyen sache parler dans « l'assemblée populaire et les maîtres de rhétorique sont très appréciés pour leur activité » (J.P. Catonné, 1998, p. 63). Savoir manier la langue ou encore savoir parler est un véritable avantage, car il permet de se défendre dans les tribunaux et de gagner des procès. C'est d'ailleurs pour cette raison que les sophistes sont donc des savants, habiles à transmettre leur savoir.

La rhétorique sophistique est un art de la contradiction, c'est-à-dire une rhétorique qui est en adéquation au « monde des procès qui voit s'affronter dans les tribunaux des plaidoyers contraires » (J.P. Catonné, 1998, p. 64). Ce qui nous permet de dire que les sophistes sont les fondateurs de la pensée dialectique, car ils confrontent leur opinion à celle des autres. Et, à travers cette méthode, ils arrivent à persuader la masse populaire. Cela peut se voir, avec Protagoras, l'un des plus anciens et plus grands des sophistes qui, à partir sa méthode, réussit à persuader tout un chacun ; « son entreprise éducative est conçue pour parvenir à une excellente mesure intéressant l'humanité elle-même. En effet, entre l'homme singulier et sa capacité de s'élever à l'universel, on peut établir un mouvement de va-et-vient » (J.P. Catonné, 1998, p. 64). En clair, Protagoras va de l'argument faible à un argument fort. Ce type de méthode reste dans toutes les mémoires et force le respect, car Protagoras utilisait également les discours comme « le médecin utilisait des remèdes, transformant un état maladif en un état de santé ». C'est dans cette logique que nous pouvons dire, à partir du discours protagorasien, que la rhétorique sophistique est une véritable arme de persuasion. Mais cette rhétorique a-t-elle une dimension politique ?

1.2 La dimension politique de la rhétorique sophistique

La cité athénienne possède une entité politique autonome avec un système démocratique, une structure sociale complexe, un riche patrimoine culturel et une forte identité religieuse et civique. Ainsi, les sophistes ne manquent pas de mettre une main sur ladite cité afin d'avoir une forte emprise sur les citoyens d'Athènes. Ces citoyens, faisant preuve d'une ignorance excessive, les sophistes ont eu une grande influence sur la cité athénienne au cours du Ve siècle avant Jésus-Christ, notamment sur l'enseignement et l'éducation. Ils étaient des détenteurs de savoir ou des enseignants itinérants qui dispensaient des cours payants en rhétorique, en politique et en éthique. Ils ont élaboré une idée selon laquelle la compétence oratoire et la persuasion étaient des outils essentiels pour réussir la vie publique et politique.

C'est ce que défend Platon (2023, 20a-20d) lorsqu'il soutient : « Socrate, répondit-il, c'est Évenos de Paros, et il prend cinq mines. Et moi de considérer qu'Évenos était vraiment un homme heureux, à supposer qu'il possédât réellement cet art qu'il put l'enseigner à des conditions si mesurées ».

Les sophistes prônent une stratégie qui montre que la vérité est souvent subjective et que ce qui est considéré comme vrai peut varier selon les individus et les contextes. Cette position contrastait avec la quête de vérité objective que l'on retrouve dans les philosophies de Socrate et de Platon qui défendent l'idée selon laquelle la vérité est l'œuvre de la justice.

Il est important de montrer que pendant la période platonicienne, trois grandes figures étaient mises en lumière : celles du sophiste, du politique et du philosophe. Ils étaient tous familiers aux citoyens. Dans le souci de mener une réflexion critique sur le sophiste, Platon (2023, 216b-217b) éprouve le besoin de faire recours aux interrogations suivantes :

J'aimerais entendre l'étranger nous dire ce que l'on pense chez lui de ces individus, et comment ils les nomment. De qui parles-tu ? Du sophiste, du politique et du philosophe. Que veux-tu savoir exactement, et quel est l'embarras qui t'incite à poser cette question à leur sujet ? Celui-ci. Pensent-ils que les trois ne sont qu'une seule chose, ou deux, ou, étant donné qu'il y a trois noms, distinguent-ils trois genres, en assignant un nom à chacun ? Je crois qu'il n'aura aucune peine à répondre. Qu'en penses-tu, étranger ?

Le but de ces interrogations est de mettre en lumière la confusion que certains ont longtemps entretenue à tort dans leur esprit. Il serait très important de rappeler que Socrate, le maître de Platon, a été injustement identifié aux sophistes. Ainsi, des conséquences néfastes ont surgi face à cette grave confusion. Soucieux de donner une nouvelle identité à son maître, une exigence impérieuse incline donc Platon à lever toute équivoque. Déjà, avant sa mort, Socrate s'était défendu sans succès en proclamant que si quelqu'un vous dit que « je fais profession de transmettre aux gens un enseignement en exigeant de l'argent, cela non plus n'est pas vrai. J'admets pourtant que c'est une belle chose que d'être en mesure de transmettre aux gens un enseignement, comme le font Gorgias de Léontinoi, Prodicos de Céos et Hippias d'Élis » (Platon, 2023, 19d-19e). Face à une telle déclaration, Socrate se démarque des sophistes. Il devient alors crucial d'analyser ce type particulier de

pédagogue afin de chercher et de montrer, par le biais d'une définition, ce qu'il est.

Pour le philosophe grec, les sophistes sont des commerçants des sciences. Ils ne discernent point les sciences nécessaires à la vie de l'âme. C'est dans cette perspective qu'il soutient que quiconque verse dans cette technique de l'acquisition, du trafic, du commerce, que ce soit de ses produits ou non, mérite d'être classé parmi les sophistes. Il faut noter que, selon la qualification de Platon, les sophistes ne se contentent pas de vendre des produits à autrui, ils sont aussi des fabricants de ces produits.

Toutefois, selon la vision des sophistes, la politique ne relève pas de la science. Elle porte sur le futur et les possibles, quant à la science, elle porte sur l'éternel et les certitudes. Elle n'est pas davantage une méthode ou une technique car aucun homme politique n'a pu la transmettre. En clair la politique, selon l'appréhension sophistique, est un art du discours, c'est-à-dire qu'elle ne peut s'éloigner de la rhétorique. En un mot, il ne s'agit pas en politique de dire vrai mais de dire beau. Le but fondamental de la politique n'est pas la justice mais la conquête et la conservation du pouvoir que l'on obtient au moyen du discours fort qui est celui de la persuasion. La dimension politique de la rhétorique sophistique se perçoit à partir du moment où elle est un procédé qui montre que la politique est un art du temps opportun, un art de choisir à point nommé la bonne décision que la situation requiert. En effet, pour les sophistes, la politique est le génie du moment, c'est-à-dire l'application de la force selon la nécessité du jour.

Par ailleurs, la plupart des grands sophistes tels que Protagoras, Gorgias et Hippias furent les initiateurs du système démocratique. En remettant en cause le régime monarchique, ils font la promotion de la démocratie, car selon eux, dans la démocratie, personne ne doit détenir de façon égoïste le pouvoir. Ils se sont servis de la rhétorique pour traduire l'idée selon laquelle tous les hommes sont dotés d'une capacité de participer à la vie de la cité. Autrement dit, tout le monde, au nom du régime démocratique, peut participer aux affaires politiques. En un mot, ils ont un droit légitime à l'expression politique.

La rhétorique sophistique met en lumière l'isonomie, qui signifie l'égalité devant la loi et désigne également l'égalité des droits civiques et politiques entre les citoyens. Elle permet de savoir que la loi est la seule capable de déterminer ce que sont les règles justes. Un tel enseignement révèle que la rhétorique sophistique a une proportion politique, car elle implique des principes qui mettent en évidence la capacité du peuple à

édicter des normes de conduite pour lui-même et à agir par persuasion et non par violence. Notons donc que les sophistes ont été à l'origine d'un renversement des valeurs qui a donné au citoyen la maîtrise de la loi. L'autorité de la loi s'impose car la cité doit se prémunir contre les désordres et la violence que les désirs naturels peuvent engendrer.

Cependant, avec Thrasymaque, cette conception semble surannée, car il défend l'idée selon laquelle la loi était d'origine humaine. Elle n'affirmait pas la justice mais seulement l'intérêt du plus fort. En d'autres termes, la loi est au service de la classe dirigeante. Pour les sophistes, l'efficace et le succès sont avant tout recherchés. Certes, cette recherche pour convaincre autrui reposait sur une sagesse personnelle. Cependant, comme les autres, il proposait un enseignement pratique nouveau, une technique opérant avec promesse de réussite rapide pour le citoyen qui s'y engageait » (J.P. Catonné, 1998, p. 76). La démarche sophistique est donc réaliste, conduisant à accepter le vraisemblable. Cette démarche est utilitariste, « circonscrivant un intérêt personnel conforme à celui accepté par les autres » (J.P. Catonné, 1998, p. 76). Ils étaient pour la plupart, des partisans de la démocratie modérée et ce qui comptait le plus pour eux était « la vie pratique au sein de la cité. Le principe de justice ne pouvait leur être opposé puisqu'il constituait la règle d'or de la morale grecque » (J.P. Catonné, 1998, p. 76). De ce fait, l'on pourrait dire en fin d'analyse avec Platon que la rhétorique des sophistes, plutôt que de fonder la politique sur la morale, dilue la morale dans la politique. Or, force est de remarquer que la cité est conçue comme harmonieuse, car l'idée de justice domine dans l'âme du gouvernant. Ainsi, la maîtrise technique ne remplace pas la quête de vérité.

En somme, les « Dissoi Logoi » ou encore les doubles dits soutiennent la pensée selon laquelle « le juste et l'injuste s'entremêlent au point qu'ils constituent une seule et même réalité » (N. Yéo, 2020, p. 23). Ces différentes pensées offrent les moyens de confirmation de l'idée selon laquelle les sophistes nient les principes moraux.

1.3 Carence de morale dans la rhétorique sophistique

La rhétorique des sophistes est considérée comme une méthode qui manque de morale, au sens qu'elle est un élément idoine à l'injustice. En effet, les sophistes sont en quête « de jeunes gens riches : ils professent pour de l'argent et promettent de rendre tout citoyen capable de se tirer d'affaire en toute circonstance ». (C. B. Bret et C. Morana, p. 17). En d'autres termes, la sophistique repose essentiellement sur le faux, le mensonge, la tromperie et la recherche du profit. C'est pourquoi Platon soutient que ces pseudosavants

développent un savoir approximatif et vraisemblable qui se transforme par des actes trompeurs. C'est dans cette veine qu'il dit ceci :

La chasse qui consiste dans la technique de l'appropriation, de la capture, de la chasse aux animaux qui marchent et qui sont apprivoisés, aux hommes, aux particuliers, pour un salaire et avec apparence de l'éducation, qui s'exerce à l'égard des jeunes riches et bonne réputation, cette chasse selon notre raisonnement, c'est la sophistique (Platon, 2016, 223b).

Pour Platon, la conception des sophistes rime avec le superficiel, la manipulation et la tromperie. Allant dans la même logique, Aristote (1999-1004b) affirme ceci : « La sophistique est une apparence mais sans réalité, et le sophiste, un homme qui tire un profit pécuniaire d'une sagesse apparente mais non réelle ». La rhétorique des sophistes, d'après Aristote, est une forme de malhonnêteté visant à faire l'apologie d'une connaissance vraisemblable. Ainsi, il donne libre cours à l'injustice et à la dépravation des valeurs morales et éthiques dans la cité athénienne.

Par ailleurs, la rhétorique des sophistes est le symbole du désordre et de l'immoralité. En effet, du point de vue du philosophe du marteau, Nietzsche, il n'y a pas de moralité en soi, ni de bien en soi chez le sophiste ; car, il considère que l'on se trompe en postulant un être ontologique de la morale dans la sophistique. C'est pourquoi, il écrit : « C'est une imposture que de parler de vérité sur ce terrain » (F. Nietzsche, 1975, p. 51). Autrement dit, les propositions qui montrent qu'il existe une valeur morale dans le relativisme des sophistes sont invalides. Avec les sophistes, « les fondements ontologiques de la morale sont en ruine » (N. Yéo, 2020, p. 42). Cela leur permet de tenir deux discours diamétralement opposés ; ce qui laisse facilement comprendre qu'il existe une séparation radicale entre les sophistes et la morale. Dans ce sens, il y aura une parfaite confusion entre le bien et le mal dans le relativisme des sophistes. Cette confusion se perçoit notamment dans la pensée de Gorgias qui montre que la rhétorique est : « Productrice de conviction ; elle fait croire que la justice et l'injustice sont ceci ou cela, mais elle ne les fait pas connaître » (Platon, 2009, p. 118). Ainsi, il convient de noter que la connaissance du juste et de l'injuste importe peu pour la rhétorique des sophistes.

Pourtant, ce qui est important chez les sophistes, c'est que : « le rhéteur parvienne à donner le sentiment qu'il possède d'importantes

connaissances sur le juste. Ici, la recherche véritable du juste est reléguée à un second plan » (N. Yéo, 2020, p. 48). Pour renchérir cette pensée, Thrasymaque décrit que « l'homme juste est, en toutes circonstances, placé dans une position inférieure à l'homme injuste » (Platon, 2016, 343e-344b). Selon ce sophiste, il est préférable d'être injuste que d'être juste, car l'homme injuste est supérieur à l'homme juste. Il a plus d'avantages que le juste.

Thrasymaque va plus loin. Il soutient que, s'il veut être injuste, l'injuste doit pratiquer l'injustice de manière la plus radicale possible. Précisément, il faut aller jusqu'à considérer l'injustice la plus totale. Celle qui rend l'homme qui la commet tout à fait heureux et qui, au contraire, fait des victimes de l'injustice et de ceux qui refusent de la commettre des gens tout à fait heureux. Ainsi formulée, cette affirmation est une invitation à l'accomplissement de l'injustice la plus totale, réalisée et assumée à l'extrême (N. Yéo, 2020, p. 53).

Cependant, une telle conception, selon la vision platonicienne, est exclusivement cause d'injustice dans la cité, en ce sens qu'elle favorise la perversité, la violence et la déchéance au sein de la cité. En effet, pour Platon, celui qui garde son injustice au lieu d'en être délivré est le plus malheureux de tous. De la même manière qu'une personne qui, tout en commettant les crimes abominables, et en vivant dans l'injustice, est considérée aux yeux de Platon comme un véritable malade. De ce fait, il serait important de mentionner que cette attitude amoral des sophistes a des conséquences néfastes dans la cité athénienne. Notamment le développement de l'injustice, la corruption, la dégradation des valeurs morales et la mise en péril de la connaissance des citoyens d'Athènes. En effet, la corruption des sophistes réside dans leur capacité à transformer des idées morales et éthiques en simples outils de persuasion. Ils proposaient des arguments fallacieux et favorisaient le relativisme, laissant entendre que la vérité était subjective. En clair, cette forme d'injustice est véritablement critère de ruine.

2. La rhétorique chez Machiavel, une stratégie de mise en scène du pouvoir

Au demeurant et contrairement aux sophistes qui pensent la rhétorique par une double approche, c'est-à-dire comme un discours visant exclusivement la persuasion ou sous son aspect politique dépourvu de toute morale, Machiavel analyse la rhétorique exclusivement sur la scène politique. Pour lui, la rhétorique, plus qu'un discours vain, est en réalité un outil indispensable de gouvernance.

2.1 De la rhétorique persuasive à la rhétorique stratégique

Machiavel se démarque profondément de la tradition sophistique sur presque tous les plans. Cette démarcation a lieu dans une atmosphère où la réalité ou encore la praxis prend le dessus sur les beaux discours. En un sens, le discours ou la logique dans la rhétorique laisse place à la vérité de la réalité politique. Si pour les sophistes, la rhétorique est l'art de la persuasion par le discours, pour Machiavel, inféoder la rhétorique seulement aux discours réduit grandement son utilité.

Dans une approche particulièrement opposée, le simple discours de persuasion élaboré par les sophistes devient obsolète et laisse place à la vérité effective. Dans cette logique et pour répondre à ses prédécesseurs, Machiavel (1996, p. 148) écrit : « Mon intention étant d'écrire des choses utiles à qui les écoute, il m'a semblé plus pertinent de suivre la vérité effective des choses que l'idée que l'on s'en fait ». Quitter le monde imaginaire, c'est en effet sortir des beaux discours pour prendre en compte la réalité pratique. Autrement dit, sortir des apparences, c'est-à-dire, du *Kairos* pour fonder la rhétorique sur l'efficacité. L'idée de Machiavel est de réinventer l'art de la persuasion non plus comme l'art de séduire par la parole, mais plutôt comme l'art de convaincre pour gouverner ou diriger. En ce sens, « la rhétorique n'est pas seulement une connaissance, une compétence ou un art. Elle est également un pouvoir » (C. Viktorovitch, 2021, p. 12).

En clair, là où les sophistes font du langage ou du discours le lieu du pouvoir, Machiavel, quant à lui, fait du pouvoir le lieu du langage. C'est dire, le discours quitte sa sphère persuasive pour devenir un instrument de domination politique. Cette rupture opérée par Machiavel inscrit la rhétorique ou l'art persuasif dans l'efficacité. À ce titre, il se démarque d'Aristote pour qui :

La rhétorique s'adresse à tous. Le rhéteur parle à l'ensemble des gens et, de ce fait, il découle que sa parole sera formulée pour être comprise de tous. Par conséquent, il leur parle un langage accessible sans connaissance précise préalable. Plus spécifiquement, cette parole traite non pas de questions techniques pour lesquelles il faut déjà avoir un bagage particulier, mais de questions générales (A. M. Falardeau, 2018, p. 9).

En cela, la rhétorique désigne, chez Machiavel, l'art politique de persuader afin d'aboutir à une efficacité, c'est-à-dire de convaincre à travers la finalité de l'action. Les notions sophistiques telles que convaincre, séduire, vaincre par le discours laissent leur place aux

notions gouverner, conserver, agir efficacement. La rhétorique machiavélienne est à ce titre une pratique stratégique du pouvoir.

En tant que pratique stratégique du pouvoir, seul le résultat l'emporte sur les moyens de persuasion. Autrement dit, la finalité de l'entreprise l'emporte de loin dans le discours rhétorique. En cela, Machiavel (1996, p. 209) affirme : « Un esprit sage ne reprochera à quelqu'un d'avoir accompli une action extraordinaire pour organiser un royaume ou créer une république. Il faut que, si les faits l'accusent, les effets l'excusent ». En des termes plus simples, Machiavel substitue à la logique du discours celle de la nécessité politique, aux discours persuasifs, l'action concrète. N'oublions pas que pour Machiavel comme pour beaucoup d'autres penseurs, « la rhétorique est (...) née d'une nécessité » (A. M. Falardeau, 2018, p. 9). Par cette nécessité, il dénonce l'utopie persuasive des sophistes dont l'idée fondatrice est que la logique bien énoncée suffit à établir une réalité politique. Le message machiavélien derrière ce refus sophistique est le suivant : la politique ne se dit pas, elle se fait. Voilà pourquoi il affirme : « Dans les actions de tous les hommes et surtout des princes, où il n'est pas de tribunal à qui recourir, on considère la fin » (N. Machiavel, 1996, p. 155).

Machiavel ne cherche nullement cette vérité discursive établie par les sophistes, mais plutôt la vérité effective du discours politique, c'est-à-dire, produire un effet utile tout en façonnant les représentations utiles pour le maintien du pouvoir politique. Autrement dit, une capacité à faire croire pour gouverner et à conserver cette gouvernance dans le temps. En d'autres mots : « Qu'un prince donc s'efforce de vaincre et de conserver son pouvoir, les moyens seront jugés honorables et loués de tous, car le vulgaire est convaincu par les apparences et par l'issue des choses » (N. Machiavel, 1996, p. 155). Ainsi, Machiavel politise la rhétorique, en la faisant passer du simple discours à la manipulation stratégique, c'est dire, la rhétorique devient l'art de ruser en politique.

2.2 La rhétorique stratégique : l'art de ruser en politique

Après le rejet de la rhétorique persuasive, Machiavel fonde sa rhétorique stratégique sur la ruse. En préambule, rappelons que la ruse est une notion essentielle de la doctrine machiavélienne. Elle désigne l'un des outils indispensables de la *virtù* du prince dans l'acquisition et la conservation de l'État. L'usage de la ruse condense la logique du langage stratégique pour gouverner et maintenir sous une certaine influence le peuple. Ainsi, la ruse devient la capacité de prévoir, de tromper et de dissimuler « pour ceux (...) qui veulent atteindre au niveau le plus élevé » (N. Machiavel, 1996, p. 321).

Si l'objectif de la rhétorique stratégique, c'est de tromper afin de se maintenir, alors plus le gouvernant dissimule ses actions, plus sa gestion du pouvoir influence les gouvernés. En un mot : « La rhétorique nous permet d'influencer les individus, d'infléchir leurs pensées, d'orienter leurs comportements. Elle est un pouvoir dont on use sur autrui. Mais elle est, aussi, un pouvoir que l'on exerce au sein de la société : celui de faire prévaloir son point de vue, son idéologie ou sa volonté ». (C. Viktorovitch, 2021, p. 12). De ce qui précède, la ruse dans la rhétorique machiavélienne n'est pas un usage désintéressé du discours politique, mais un instrument rationnel de gestion humaine.

En cela, la rhétorique stratégique fondée exclusivement sur la ruse prend en compte deux procédés essentiels, qui sont la simulation et la dissimulation. Ces mécanismes du paraître traduisent la réalité selon laquelle le discours politique devient un espace de fabrication du réel, où l'image renvoyée et le discours affiché sont plus importants que l'image réelle. À travers ces mécanismes du paraître, le langage cesse d'être un instrument de vérité. Il devient un moyen de création de la vérité simulée et dissimulée.

La simulation, dans la doctrine Machiavel, est l'art du paraître, c'est-à-dire l'art d'afficher des vertus que l'on ne possède pas nécessairement. De façon plus simple, elle consiste à montrer un visage, des qualités ou des dispositions plus humaines, afin de consolider son autorité et de manipuler plus aisément les sujets. À ce niveau, nous comprenons la mise au point de Machiavel (1996, p. 154) lorsqu'il écrit : « Pour un prince, donc, il n'est pas nécessaire d'avoir en fait toutes les qualités susdites, mais il est tout à fait nécessaire de paraître les avoir ». Autrement dit, paraître les avoir est indispensable afin de faire l'unanimité. Ces qualités concernent le fait de « paraître miséricordieux, fidèle à sa parole, humain, honnête, religieux et de l'être » (Machiavel, 1996, p. 154).

Ainsi, l'un des principes fondamentaux de la rhétorique stratégique machiavélienne, qui est la simulation, est une sorte de maîtrise des apparences. Pour Machiavel, les hommes en général ne jugent pas sur la vérité, mais sur l'image qu'ils perçoivent. Et cette image devient pour le commun un dogme indubitable. Le prince dans ce cas doit maîtriser les apparences, car il n'est nullement jugé sur la moralité de ses intentions, mais sur la crédibilité de l'image qu'il renvoie. Son devoir revient alors à construire une image, une façade de vertu. Tout comme l'écrit Clément Viktorovitch (2021, p. 17) : « Lorsque nous cherchons à convaincre, nous mobilisons des outils respectueux des personnes

auxquelles nous nous adressons ». Viktorovitch est du même avis que Machiavel, sur le fait même que la simulation révèle un usage réfléchi du langage, c'est-à-dire que la simulation s'appuie sur les attentes et les croyances de ceux à qui elle est destinée. Autrement dit, on ne simule pas vainement, la simulation offre au prince de montrer ce que l'on attend de lui et masque sa véritable image. Pour Machiavel, le peuple juge par les yeux et non par raison, c'est le point culminant de la rhétorique machiavélique.

Au niveau du second mécanisme du paraître, à savoir la dissimulation, elle indique la capacité de taire ses intentions véritables. Cette manœuvre a pour but de rendre la démarche stratégique imprévisible. Machiavel explique ce second mécanisme par le fait que le prince doit se protéger de la transparence dangereuse. Autrement dit, l'homme politique doit savoir se taire sur certaines actions, car la vérité risque de nuire à sa gouvernance. En ce sens, Machiavel voit plutôt la dissimulation comme prudence stratégique et non comme une hypocrisie. La rhétorique est donc une manière de masquer le discours dans un monde politique rempli d'incertitude et d'imprévu. À cet effet et pour pallier toutes les éventualités, il faut savoir cacher ses cartes. Le langage doit alors avoir un double sens, afin de tromper et de manipuler. Concernant la manipulation, retenons que : « Les hommes sont si simples et obéissent si bien aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper » (Machiavel, 1996, p. 154). Pour éviter de se faire tromper à son tour, Machiavel préconise l'économie dans les dires. La dissimulation apparaît donc comme un outil qui consiste à parler avec réserve et à manier les intentions pour conserver le pouvoir d'interprétation.

L'usage conjoint de la simulation et de la dissimulation, chez Machiavel, rend le discours plus performant. Le prince devient à travers la ruse le maître de la rhétorique et à travers cette ruse, il devient également le maître du langage. Lorsque le prince est capable d'user correctement de la simulation et de la dissimulation, il incarne la rationalité politique. Dans cette veine, Machiavel (1996, p. 154) affirme qu'il est : « nécessaire de savoir bien farder cette nature et d'être grand simulateur et dissimulateur ». Autrement dit, et selon Machiavel, la rhétorique est l'illusion nécessaire et dans toute gouvernance, « celui qui a le mieux su user du renard a mieux réussi » (Machiavel, 1996, p. 154).

En somme, la rhétorique stratégique s'articule autour de l'usage de la ruse en politique. Cette ruse joint simultanément la simulation et la dissimulation. Dans son déploiement, le langage n'est plus soumis au

beau ou à la vérité, il est symbole d'efficacité et de valeur. L'apparence se transforme en vérité politique. À cet effet, et comme le dit Machiavel (1996, p. 320) : « il est nécessaire de tromper pour réussir ». C'est dire, la tromperie et la manipulation sont indispensables pour gouverner selon la stratégie du paraître. À ce niveau, deux interrogations restent fondamentales : vouloir fonder la rhétorique sur la ruse ne pose-t-il pas un souci de moralité ? Quelle est la place de la morale dans la rhétorique machiavélienne ?

2.3 La morale chez Machiavel, levier d'une stratégie politique idoine

En pensant la rhétorique comme une ruse, l'on pourrait croire que Machiavel exclut la morale de sa conception. Cependant, il apparaît clair à travers une analyse approfondie que la morale est belle et bien présente dans sa doctrine (N. Machiavel, 1992, p. 16). En ce sens, « il faut reconnaître que la pensée politique de Machiavel n'est point indifférente à la question morale ». (G. Tayoro, 2005, 16). Il se sert de cette dernière comme d'un levier rhétorique. C'est dire que la morale est instrumentalisée et intégrée dans la stratégie politique de persuasion. Machiavel, notamment dans le chapitre XV jusqu'à la fin de son livre *Le Prince*, dresse un portrait assez moral du bon prince. Il associe les vertus morales comme des éléments indispensables de la persuasion. Pour cela, Machiavel (1952, p. 335) recommande des valeurs morales telles que : « la libéralité, la générosité, la clémence, l'honnêteté, le courage, l'affabilité, la chasteté, l'opiniâtreté, la gravité, la pitié ». Certes, tous les éléments énumérés ne peuvent tous être intégrés dans des valeurs morales, cependant, certains éléments représentent la quête de l'usage du bien. Le constat dans ce cas est que Machiavel est épris de morale dans les actions princières, en témoignent les propos de celui-ci : « le prince doit donc soigneusement prendre garde que jamais ne lui sorte de la bouche propos qui ne soit plein des cinq qualités que j'ai dessus nommées » (Machiavel, 1952, p. 342-343).

Comme on le voit, Machiavel évoque avec pertinence l'usage de la vertu morale dans toutes les entreprises du prince. Cependant, concernant le jugement moral, il l'évoque tout en préconisant au prince de choisir le bien dans ses actions et de rejeter le mal. Autrement, dit, lorsqu'il est face à un choix, choisir le parti du bien doit être une obligation. Cette obligation se manifeste par la bonté dans chaque acte. Pour cela, « je dis que chaque prince doit désirer être réputé miséricordieux et non cruel ». (Machiavel, 1996, p. 151). En des termes

plus simples, l'amour et la justice doivent être au centre de la gouvernance politique.

Au-delà des principes moraux dans l'action rhétorique, Machiavel commande également au prince de savoir faire la part des choses. Ce qui revient à dire que faire le bien d'après Machiavel est un impératif, mais lorsqu'il est confronté à une situation d'urgence, il doit savoir entrer dans le mal. Dans ce cas, il met en garde contre le fait que trop de moralité dans l'action conduit à l'immoral et au désordre. Le prince doit savoir juger afin que sa vertu morale ne tourne pas en licence. Raison pour laquelle, il (1996, p. 151) écrit en parlant du prince qu'« il doit prendre garde de ne pas faire un mauvais usage de la pitié ». Tout en prenant les décisions, celui-ci doit être pondéré, afin d'éviter toute bavure. C'est ici qu'apparaît la morale opératoire dans la rhétorique stratégique.

Cette morale opératoire diffère de la morale classique, elle est une morale fondée sur l'utilité politique. En outre, elle déplace la morale sur la stratégie politique. Autrement dit, la morale rhétorique est dynamique et évolutive en fonction des nécessités. La morale opératoire est une morale d'urgence à manier selon les circonstances. En ce sens, elle n'est pas une fin en soi, mais plutôt un moyen de persuasion et de contrôle. À cet effet, nous comprenons cette idée de Machiavel (1952, p. 707) lorsqu'il dit : « La défense de la patrie est toujours bonne, quelques moyens que l'on y emploie, ignominieux ou honorables, n'importe ». Il explique cette opinion par cette autre idée : « Aucun homme de valeur ne réprimandera jamais quelqu'un qui cherche à défendre sa patrie de quelque manière que ce soit » (Machiavel, 1996, p. 838).

En somme, la morale dans la rhétorique machiavélienne n'est pas absente. Bien vrai que celui-ci ne l'expose pas dans tous ses écrits, elle demeure un point central de sa rhétorique. En un mot, même dans la persuasion, il admet des règles pour éviter de tomber dans la licence. Cette manière d'approcher différemment la morale, la rend dynamique, c'est-à-dire une morale de circonstance.

Conclusion

Tout bien considéré, il convient de retenir que la rhétorique des sophistes constitue un pilier dans la sphère politique de la Grèce antique, particulièrement dans le cadre de la démocratie athénienne. Par son biais, l'on accédait au pouvoir par la persuasion et la manipulation de l'opinion publique. En dépit de son apport à l'émergence de la

démocratie, elle n'est pas en marge des débats portant sur la relation entre la vérité, la morale et la politique. Le style de l'enseignement sophistique suscite des questions sur la négativité de la manipulation du verbe sur la scène politique. C'est pourquoi la stratégie machiavélienne est la bienvenue pour la réorientation de la rhétorique afin de faciliter la mise en place du pouvoir. Machiavel politise la rhétorique en la faisant passer d'un simple discours à l'art rhétorique de ruser en politique. En clair, il met en évidence les caractéristiques liées aux valeurs morales dans la réalisation du pouvoir politique fiable et durable. Cette démarche fait de la morale machiavélienne une morale de circonstance.

Références bibliographiques

- Begorre-Bret Cyrille et Morana Cyril. (2012). *La Justice de Platon à Rawls*. Paris. Eyrolles.
- Catonné Jean-Philippe. (1998). *L'art de la persuasion : débat entre Platon et les sophistes*. pp. 63-78.
- FALARDEAU Motulsky Alexandre. (2018). *La rhétorique aujourd'hui*, Québec. Presses de l'Université Laval.
- Machiavel Nicolas. (1952). *Œuvres complètes*. Paris. La Pléiade NRF/ Gallimard.
- Machiavel Nicolas. (1996). *Œuvres complètes*. Trad. Robert Laffont. Bouquins. Paris.
- Nietzsche Friedrich. (1975). *La volonté de puissance*. Trad. G. Bianquis. Paris. Gallimard.
- Platon. (2016). *La République*. Paris. Flammarion.
- Platon. (2023). *La République*. Traduction inédite et présentation par Leroux Flammarion.
- Rosset Clément. (2011). *Les Sophistes*. L'anti-nature
- Tayoro Gbotta. (2005). *La question morale dans Le Prince de Nicolas Machiavel*. Revue Ivoirienne de Philosophie et culture (EDUCI). Le Kore, n° 36.
- Viktorovitch Clément. (2021). *Le pouvoir rhétorique*. Paris. Edition Seuil.
- Yeo Kolotioloma Nicolas. (2020). *De la nature dans la sophistique*. Nouvelles Éditions Balafons

